



INVITATION À LIRE
LA LETTRE APOSTOLIQUE

DESIDERIO DESIDERAVI

La fraîcheur de la liturgie

UNE CONTRIBUTION POUR QUE
L'ACTION CATHOLIQUE FAITES DÉCISIVEMENT
LA LETTRE APOSTOLIQUE SUR
LA FORMATION LITURGIQUE DU PEUPLE DE DIEU

WWW.CATHOLICACTIONFORUM.ORG

A wide-angle photograph of the interior of St. Peter's Basilica in Rome. The view is from the nave looking towards the altar. The floor is covered in a large, rectangular mosaic with Latin text. People are standing in the pews on both sides. The altar is at the far end, with a large apse mosaic and a baldachin over the altar. The architecture is highly ornate with columns and arches.

INDEX

- 1 / ➡ La liturgie selon le pape François
- 7 / ➡ Pourquoi s'agit-il d'un document unique ?
- 9 / ➡ Un thème inhabituel pour la théologie liturgique : le désir
- 13 / ➡ Parcourir le texte dans son ensemble
- 15 / ➡ Qu'est-ce que la liturgie ?
- 19 / ➡ La merveille de la liturgie nous sauve de la maladie spirituelle
- 24 / ➡ Formation liturgique
- 31 / ➡ Conclusion et invitation

Desiderio desideravi, **la fraîcheur de la liturgie**

Textes de don Marco Gallo

Directeur de l'Institut supérieur de liturgie (ISL) à Paris

La lettre apostolique *Desiderio desideravi* (DD), signée par le pape François le 29 juin 2022, offre une réflexion intense et accessible sur la liturgie, la spiritualité et la pastorale. Ce document court et riche en informations mérite d'être lu attentivement. Il reprend les thèmes fondamentaux de l'enseignement de François et relance un parcours de formation à la pastorale liturgique pour des communautés concrètes. Nous proposons une clé pour le comprendre en réfléchissant ensemble et en donnant la parole au pape François lui-même aussi souvent que possible.

La liturgie selon le pape François

L'enseignement de ses écrits

L'enseignement du pape François sur la liturgie n'a jamais cherché à être systématique. Pourtant, même un rapide coup d'œil à la liste de ses nombreuses interventions sur le sujet révèle l'ampleur et la centralité de ce thème dans son pontificat. Trois questions principales le traversent :

1. Maintenir la continuité avec le Concile Vatican II
2. Le lien entre la célébration et la forme de l'Église
3. Le grand travail en cours des ministères aujourd'hui.

Vatican II était au service de l'Évangile et du peuple

La référence constante aux constitutions conciliaires est évidente. Pour François, dès sa première interview en 2013, cela devait être gardé à l'esprit sous la forme d'un événement providentiel :

Vatican II a été une relecture de l'Évangile à la lumière de la culture contemporaine. Il a produit un mouvement de renouveau qui vient simplement de l'Évangile lui-même. Les fruits sont énormes. Il suffit de penser à la liturgie. Le travail de réforme liturgique a été un service rendu au peuple en tant que relecture de l'Évangile à partir d'une situation historique concrète. Oui, il existe des lignes d'herméneutique de continuité et de discontinuité, mais une chose est claire : la dynamique de lecture de l'Évangile actualisée dans le présent, qui était caractéristique du Concile, est absolument irréversible¹.

C'est la nature même de la liturgie, telle que précisée par le Concile, qui nous pousse vigoureusement au-delà de ce que nous vivons dans la célébration, exigeant une véritable participation active de tous les fidèles qui n'existe pas encore. C'est pourquoi le discernement ecclésial a conduit Pie XII à lancer le gigantesque projet de réécrire avec précision tous les rituels catholiques. Mais une chose doit être très claire : la réforme liturgique a été conçue comme un moyen et non comme une fin en soi. L'objectif est de nous permettre de nous convertir patiemment au Seigneur, d'être façonnés par Lui à travers la discipline de l'action rituelle, d'être réformés en tant que communauté synodale présidée par Lui sur le chemin vers le Royaume. DD est une lettre qui s'inscrit presque spontanément dans ce premier grand courant, dans la continuité du Concile.

¹ A. SPADARO, *Entretien avec le pape François*, La Civiltà cattolica 2013, 449-477, 467.

Quel type d'Église émerge de la liturgie ?

La poursuite de ce processus justifie clairement la fréquence des interventions de François sur le thème de l'ecclésiologie et des ministères. Sur le premier front, parmi les textes les plus significatifs, *Magnum Principium* (2017) mérite certainement d'être mentionné. Il s'agit de l'instruction réglementant la traduction et l'adaptation des rituels dans différentes langues et cultures, un document qui confie aux Églises locales une responsabilité centrale et sans précédent, ainsi que *Traditionis Custodes* (2021), le *motu proprio* qui établit sans équivoque l'unicité du rite romain dans la fidélité au Concile :

Il serait banal de considérer les tensions, malheureusement présentes autour de la célébration, comme une simple divergence entre différentes sensibilités envers une forme rituelle. La problématique est avant tout ecclésiologique. Je ne vois pas comment on peut dire que l'on reconnaît la validité du Concile – encore que je m'étonne qu'un catholique puisse prétendre ne pas le faire – et ne pas accepter la réforme liturgique née de Sacrosanctum Concilium, un document qui exprime la réalité de la liturgie en lien intime avec la vision de l'Église admirablement décrite par Lumen Gentium. Pour cette raison – comme je l'ai expliqué dans la lettre envoyée à tous les évêques – j'ai estimé qu'il était de mon devoir d'affirmer que “ les livres liturgiques promulgués par les Saints Pontifes Paul VI et Jean-Paul II, conformément aux décrets du Concile Vatican II, sont l'unique expression de la lex orandi du Rite romain » (DD 31).

Le grand travail des ministères et le souffle de la bénédiction

Le travail accompli en matière de ministères est également très significatif. À cet égard, François a corrigé le décalage entre la loi et la réalité liturgique, reconnaissant que la réserve des ministères institués aux hommes établie par Paul VI pouvait désormais être supprimée (*Spiritus Domini*, 2021). La même année, il a institué le nouveau ministère de catéchiste (*Antiquum Ministerium*, 2021), confirmant que

le lien avec la liturgie est le fondement de tout service ecclésial, car il naît de celle-ci par un rite d'institution et y revient toujours, car il est au service de l'unité du corps ecclésial. Enfin, la théologie innovante et non traditionnelle de la bénédiction contenue dans *Fiducia Supplicans* est significative, car elle contient une logique de liturgie frontière qui ne s'arrête pas à la juste logique d'appartenance typique des sacrements, mais cherche à répondre à la nature de la liberté de la grâce de Dieu et à l'ouverture universelle des vivants à Lui.

Il faut aussi éviter le risque de réduire le sens des bénédictions à ce seul point de vue, car cela nous conduirait à exiger pour une simple bénédiction les mêmes conditions morales que celles qui sont exigées pour la réception des sacrements. Ce risque exige que nous élargissions encore cette perspective. En effet, le danger existe qu'un geste pastoral, si aimé et si répandu, soit soumis à trop de conditions morales préalables qui, sous prétexte de contrôle, pourraient obscurcir la force inconditionnelle de l'amour de Dieu sur lequel se fonde le geste de la bénédiction. (FS, 12)

L'enseignement des gestes

Cependant, il existe tout un magistère, non moins important que celui qui est écrit, qu'il convient de noter, obstinément mis en œuvre par François non pas dans des textes, mais dans des événements auxquels il a associé l'Église et le monde depuis le début de son pontificat. Et littéralement dès le tout premier instant : dès son apparition à la loggia de Saint-Pierre, le 13 mars 2013, François a coupé le souffle à la foule et lui a donné la parole, l'impliquant dans le rituel patristique du peuple priant pour son nouveau berger. François a voulu recevoir le premier geste liturgique avant de le donner, et c'est déjà un enseignement très explicite sur ce qu'est la liturgie chrétienne. Si, en effet, il s'agit d'un événement qui trouve son origine dans l'œuvre de Dieu impliquant l'humanité, la structure de chaque célébration est toujours dialogique.

Ainsi, les personnes qui y participent deviennent une assemblée et non de simples destinataires, des sujets sollicités puis reconnus comme dépositaires d'une certaine « intuition » prophétique.

Célébrer sur les fractures du monde

Deux semaines seulement après son élection, puis chaque fois que cela était possible, François a célébré la messe *de la Cène du Seigneur* dans une prison. Laver les pieds des prisonniers et des prisonnières (en 2016, le pape lui-même a modifié la rubrique du missel qui exigeait que seuls des hommes soient choisis) signifie exceptionnellement forcer le rituel et commencer le Triduum sacré en dehors de la cathédrale. La liturgie est déplacée vers les fractures, parmi ceux « privés de liberté, éprouvent chaque jour, en plus de la dureté de la réclusion, le vide affectif, les restrictions imposées et, dans de nombreux cas, le manque de respect » (SPN 10).

Son premier voyage apostolique organisé – après avoir vu les images d'un des naufrages trop tragiques de migrants – a été à Lampedusa, le 8 juillet 2013. Ici, la liturgie a été précédée par le dépôt de fleurs dans la mer, à la porte de l'Europe, dans un cimetière aquatique, et célébrée en demandant le don des larmes contre la mondialisation de l'indifférence.

En règle générale, après chacun de ses voyages, François s'arrête pour un acte de dévotion privé devant l'icône mariale *Salus populi romani*, vénérée à Sainte-Marie-Majeure. Dans ces petits actes de culte, le pape accomplit l'un de ces actes de piété populaire qu'il a reconnus dans *Evangelii Gaudium* comme un « lieu théologique » (EG 126).

La liturgie comme magistère

Il serait merveilleux de reconstituer étape par étape toute l'histoire de ce magistère des gestes accomplis par le pape. Comment oublier l'extraordinaire veillée du 27 mars 2020 ? Alors que le moteur du monde s'était dramatiquement arrêté à cause de la pandémie de Covid,

François a accepté la suggestion de Don Marco Pozza et a accompli un autre geste liturgique mémorable. Ce jour-là, le monde, enfermé chez lui, a vu défiler la procession d'un seul homme, boitant sous la pluie jusqu'au parvis vide de Saint-Pierre : « J'ai marché ainsi, seul, en pensant à la solitude de tant de personnes. Une pensée inclusive, une pensée avec ma tête et mon cœur, ensemble. J'ai ressenti tout cela et j'ai marché ». Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une tragédie avait également gelé les rituels : le pape a alors célébré au milieu des sirènes des ambulances dans une Rome fantomatique, impliquant le monde dans le silence devant le Christ endormi dans la tempête de Marc 4 et sur la croix de Saint-Marcello al Corso. Alors que pendant la peste, les gens imploraient la miséricorde de Dieu, soupçonné d'être l'instigateur du fléau, et que des prières dramatiques étaient utilisées contre la maladie, François adopte plutôt le ton sage et humble de quelqu'un qui demande de l'aide et appelle chacun à apprendre à vivre respectueusement « dans le même bateau ».

Ce caractère vital de la liturgie est si fort que, dans certaines occasions, le pape a jugé nécessaire de recourir à des gestes rituels même dans des contextes très tendus et délicats, comme en avril 2019, il s'est penché péniblement pour embrasser les pieds de chacun des représentants des factions qui se livraient une guerre sanglante au Soudan du Sud, les implorant de prendre conscience de leur responsabilité, de discuter animément entre eux, mais de faire preuve d'unité devant le peuple, de devenir les « pères de la nation ».

Depuis les périphéries, tous frères

Il existe de nombreux autres gestes liturgiques qui pourraient être mentionnés, tous capables de pousser la liturgie vers les fractures de l'histoire et de la société. Évoquons au moins les liturgies pénitentielles dans lesquelles la honte a été confessée pour les scandales d'abus, la bénédiction des dévotions des peuples brutalisés par les colons, comme au Canada sur le lac Sainte-Anne. Le pape a montré à plusieurs

reprises son engagement à rendre les rituels accueillants pour les personnes handicapées (« Tout le monde ou personne ! »), les enfants en bas âge et les personnes marginalisées. Il a créé des cardinaux issus de petites Églises (Mongolie) et a insisté à plusieurs reprises pour que les rites soient adaptés (ceux du Zaïre ou ceux mentionnés dans *Querida Amazonia* 82), afin que la catholicité des célébrations ne soit pas l'uniformité mais la communion dans la différence. Nous ne pouvons passer sous silence des occasions mémorables telles que la visite à l'Église luthérienne de Suède pour le 500^e anniversaire des thèses de Luther, avec une prière commune, ou les moments d'écoute et de spiritualité partagés avec les dirigeants de différentes confessions : l'image du pape debout aux côtés du vieil ayatollah Sistani à Dadjaf évoque deux patriarches debout dans la paix.

Desiderio desideravi est donc le résultat d'un intense travail intellectuel et pastoral, un document capable de remettre sur la table la question cruciale pour tous : « *La foi chrétienne est soit une rencontre avec Lui vivant, soit elle n'existe pas* » (DD 10).

Pourquoi s'agit-il d'un document unique ?

Depuis 2005

Avant d'entrer dans les détails du texte, il est utile de reprendre la lettre et de se demander de quoi il s'agit précisément. On pourrait dire que le premier trait de plume de cet écrit remonte à un souhait exprimé à Rome par le cardinal Bergoglio le 1^{er} mars 2005, lorsqu'il a évoqué *l'ars celebrandi* lors de l'Assemblée plénière de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, demandant que la stratégie souhaitée par le Concile soit menée à bien, reconnaissant l'évêque comme la figure clé de la réforme de la liturgie et de l'Église. Cette approche correcte devait s'accompagner de tout un programme

de formation pour les petites communautés du territoire, les prêtres et les ministres laïcs. Bergoglio a demandé que cela ne soit pas exposé dans d'autres textes fondamentaux. Il a déclaré :

Je souhaiterais un document clair et concis dans son expression, avec une touche biblique et liturgique ; un texte destiné à la méditation plutôt qu'un traité théologique ; exhortatif ou, mieux encore, capable d'offrir une motivation plutôt que d'être légaliste ou rubrical. Cependant, il devrait se distinguer d'une exposition générique sur la spiritualité sacerdotale, afin d'être un texte pratique qui examine la célébration de l'Eucharistie et, en particulier, les différents aspects de ce que le prêtre doit accomplir. (Ponenza, 01/03/2005).

Nous ressentons le besoin de méditer ensemble, plutôt que de lire un traité théologique. Nous souhaitons un langage encourageant et exhortatif plutôt que correctif, car nous avons besoin de redécouvrir le désir de célébrer. L'attention de l'Église doit désormais se déplacer de l'évêque vers le prêtre, sans le séparer de sa communauté de baptisés, où l'Eucharistie est vécue.

En 2015, la demande est de poursuivre

Revenant sur ce même point, après être devenu pape, François a relancé la même suggestion, s'adressant aux prêtres du diocèse de Rome le 19 février 2015 sur la nécessité de redécouvrir l'émerveillement de la foi. Dans sa réflexion très concrète, il a cité les nombreuses difficultés de notre liturgie, les abus et les fragilités qui n'ont pas été grandement affectés par des interventions magistérielles claires et opportunes. Que faut-il faire alors ? Le pape semble penser qu'il est plus utile d'adopter un style différent, qui repart du désir et du geste du Seigneur.

Il ne convient pas qu'il devienne une sorte de vademecum ou de manuel [...], ni qu'il traite de sujets tels que la musique sacrée ou l'art sacré. Pour réussir, il doit au contraire résister calmement à la tentation non seulement de tout dire sur tout, mais aussi de dire beaucoup sur beaucoup de choses : il doit dire peu et de manière ciblée ; il doit le dire bien, de manière convaincante et persuasive. (Osservatore Romano, 19 février 2015)

Il a donc explicitement demandé la rédaction d'un nouvel outil *sui generis* sur le thème *de l'ars celebrandi*, dans un “ style franc, direct et simple, excluant les expressions sophistiquées ». L'accent sera mis sur l'attitude spirituelle et pastorale du prêtre célébrant, car c'est l'un des moyens jugés aujourd'hui appropriés pour toucher tout le monde. C'est ainsi qu'a commencé une période de travail intense qui a duré plus de sept ans, car composer des choses simples est souvent plus difficile que de formuler des choses complexes.

Un thème inhabituel pour la théologie liturgique : le désir

Un changement de stratégie

Après sept ans, la lettre a été publiée sous le titre : *Desiderio desideravi. Sur la formation liturgique du peuple de Dieu*. Or, nous venons de montrer que l'intention explicite en 2015 était qu'il s'agisse d'un texte sur le thème *de l'ars celebrandi* et adressé principalement aux prêtres. Que s'est-il passé ? En méditant attentivement sur le texte final, on se rend compte du choix qui s'est lentement imposé. Le thème de l'art de célébrer fait déjà l'objet d'une littérature magistérielle récente et importante, qui est citée dans le texte et dans ses quelques notes. Pourtant, ces dernières années, le fait de parler explicitement de ce thème n'a pas beaucoup modifié les nombreuses luttes qui ne cessent d'émerger concernant la manière dont nous continuons à célébrer. Au contraire, cela a risqué d'être absorbé dans des questions

controversées dont nous aimerions rester à l'écart. D'où le choix de parler de la formation liturgique de tout le peuple de Dieu, afin que les épées et les lances des guerres liturgiques puissent être fondues en socs et en faucilles pour un travail sérieux et passionné dans les champs des communautés concrètes. C'est ainsi que le début de la prophétie atteint le mot « désir ».

Désir et liturgie

Quel est le rapport entre le désir et la liturgie ? N'est-ce pas là la grande déception par rapport aux attentes clairement exprimées par ceux qui ont participé au Concile Vatican II, à savoir que la liturgie sur laquelle nous avons tant travaillé n'est finalement pas désirable ? La réforme et tout le mouvement liturgique qui l'a précédée s'expliquent par le projet de faire tomber le mur entre liturgie et spiritualité. Une fois sa véritable nature comprise et sa dynamique rituelle restructurée, on s'attendait à ce que la liturgie nous forme à une action désirable et vitale. Aux communautés qui semblent lassées dans leur célébration, le pape montre maintenant un moyen de guérir leur désir, à savoir proclamer qu'elles sont elles-mêmes l'objet du désir, le désir de Dieu pour l'humanité. Lorsque DD parle de désir, le sujet est Dieu :

« J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! » (Lc 22,15) Ces paroles de Jésus par lesquelles s'ouvre le récit de la Dernière Cène sont la fente par laquelle nous est donnée la surprenante possibilité de percevoir la profondeur de l'amour des Personnes de la Sainte Trinité pour nous. (DD 2)

Un désir malade ne peut être guéri que s'il se perçoit dans le désir d'un autre. Les grands projets de formation pastorale liturgique ou les déclarations sévères contre les abus ont peu de valeur si les croyants ne retrouvent pas d'abord le désir de célébrer d'une manière digne du don qu'ils ont reçu, la passion de répondre à ce qui a toujours été préparé pour nous.

Avant notre réponse à son invitation — bien avant ! — il y a son désir pour nous, Nous n'en sommes peut-être même pas conscients, mais chaque fois que nous allons à la Messe, la raison première est que nous sommes attirés par son désir pour nous. De notre côté, la réponse possible — qui est aussi l'ascèse la plus exigeante — est, comme toujours, celle de nous abandonner à son amour, de nous laisser attirer par lui. Vraiment, toute réception de la communion au Corps et au Sang du Christ a déjà été désirée par Lui lors de la Dernière Cène. (DD 6)

Lors de la Cène, la confession de Jésus, « *desiderio desideravi* » (*tu as désiré le désir*), s'étend jusqu'à la fin du monde, et ce « manger avec toi » inclut tous les hommes à travers l'histoire, même ceux qui ne savent pas encore qu'ils sont invités au banquet de l'Agneau. Désirer signifie devenir dépourvu et vulnérable : l'humanité n'est donc pas seulement la destinataire ou la victime de ce désir, mais elle devient même capable de blesser Dieu, capable de le crucifier : « *tout don, pour être tel, doit avoir quelqu'un disposé à le recevoir* » (DD 3). Nous voici pris dans un jeu dramatique et risqué, où il est question de vie ou de mort. Mais arrêtons-nous un instant pour donner tout son sens au mot « désir ».

Écriture : désir, suspicion, aventure amoureuse

Mot à l'étymologie controversée, le désir est un terme biblique très courant. Les Écritures connaissent à la fois son interprétation positive et celle qui enseigne ses limites.

La littérature sapientiale sait apprécier l'élan vital du désir. L'Ecclésiaste nous encourage à nous réjouir des désirs de la jeunesse, en harmonie avec le jugement de Dieu, chassant la mélancolie et la douleur (Eccl 11, 7-11). Le Siracide fait écho à ce même sentiment : « *Ne te prive pas d'un jour de bonheur, ne refuse pas ta part de satisfactions* » (Sir 14, 14). L'homme est un être qui désire, et c'est dans le désir que réside la vérité la plus authentique de chaque personne. Car, comme l'expliquera

plus tard clairement la spiritualité monastique sur le thème de *la stabilitas*, nous ne sommes véritablement en un lieu qu'à partir du jour où un désir profond nous atteint. En effet, le fidèle n'est pas celui qui reste par, mais celui qui désire rester. Ce ne sont pas ceux qui sont dans le chœur qui prient, mais ceux qui chantent et désirent être exactement là où ils sont. Ce ne sont pas ceux qui n'abandonnent pas leur travail qui sont dévoués, mais ceux qui travaillent en choisissant ce qu'ils font. Nous pourrions continuer cette litanie, mais le refrain est clair : l'être humain authentique est l'être de ses désirs, celui en qui le souffle de la vie divine continue de souffler (Gn 2, 7).

Pourtant, l'Écriture elle-même nous met en garde : si nous n'apprenons pas la modération, le désir se transformera bientôt en besoin. Les deux semblent similaires, mais ont des structures et des résultats opposés. Le besoin est un désir qui peut être satisfait, un appétit dans lequel l'autre est souvent un obstacle ou un outil. Le désir, en revanche, est symbolique et infini, et il préserve le visage de l'autre, devant lequel nous trouvons reconnaissance et nous limitons. Désirer est une action qui connaît sa propre tendance à l'impossibilité, qui sait se réjouir d'anticipations symboliques limitées, qui préserve l'espace insaturé et l'espace de l'autre qui l'habite avec moi. Dieu est pleinement complice de cette dynamique de vie et de limitation, de désir et de sobriété. Dieu sauve le désir en fixant une limite, car aucun désir ne peut survivre là où tout est permis et possible. Le péché originel est tout entier la séduction d'un fruit devenu désirable aux yeux. Dans le Décalogue de l'Exode, il est intéressant de noter que la loi de la liberté comprend deux des dix commandements qui nous enjoignent de “ ne pas désirer ». Si la cupidité est la porte ouverte à de nombreux maux, la sagesse consiste à trouver du goût dans ce qui est limité et licite. Le désir humain est si irrésistible que s'il n'est pas éduqué, l'autodestruction est inévitable. Mais pour éradiquer un désir malsain – pensez même aux cas les plus dramatiques de pathologie –, la solution n'est pas de le limiter, mais de se laisser envahir par un désir beaucoup plus grand qui enlève toute force aux petits désirs devenus obsessionnels.

Nous voici dans l'extraordinaire paradoxe du *Désir désiré*. L'Écriture peut être relue sous la forme du dialogue dramatique du Cantique des Cantiques, et tout se joue dans l'arc entre le « *Où es-tu, Adam ?* » de la Genèse et le « *Viens, Seigneur Jésus* » qui clôt l'Apocalypse. Seule l'entrée dans ce grand désir mutuel entre Dieu et l'humanité nous arrachera à nos conflits misérables. Et la logique de ce désir nous formera à la sobriété d'un art de la célébration, qui sera la délicatesse de ceux qui ne veulent pas blesser un corps aimé devenu fragile.

En parcourant le texte dans son ensemble

La structure

La lettre se compose de 65 paragraphes et se développe selon une structure bien articulée. Chaque section réalise un travail théologique intense et s'ouvre sur la suivante. Elle pourrait se résumer comme suit :

- **Quelques numéros introductifs (nos 1-3)** explicitent l'occasion et la nature de l'écriture, expliquent la raison de son titre basé sur Luc 22, 15, et introduisent ainsi la première question traitée.
- **Qu'est-ce que la liturgie ? (nos 4-16).** La disproportion entre l'immensité du don et la petitesse de ceux qui le reçoivent introduit une théologie solide du rite de la Cène comme clé pour entrer dans le mystère du Christ. Jésus choisit un acte rituel qui prolonge son salut jusqu'à nos jours. Cette lecture théologique de la liturgie conduit à quelques considérations concrètes qui suivent.
- **La beauté de la célébration (nos 17-26).** Les deux poisons de la mondanité spirituelle (le gnosticisme et le néo-pélagianisme) peuvent éteindre la vitalité de la foi. La liturgie est l'antidote, capable d'éveiller tous les sens du corps du célébrant, le conduisant à une expérience d'émerveillement. De cette hauteur, nous pouvons enfin comprendre le double sens de l'expression conciliaire « formation liturgique ».

- **Formation liturgique (nos 27-47).** Une initiation au symbolisme de la réalité et de la célébration est nécessaire pour vivre la liturgie, et ce travail patient comporte de nombreux domaines d'engagement. Mais ce premier sens de la formation à la liturgie s'ouvre ensuite à un sens plus profond, celui de la formation *à partir de* la liturgie. Le résultat de la pratique rituelle de l'Église est la conformation au Christ d'une humanité enfin capable à nouveau de symboles. À ce stade, une intensité suffisante a été atteinte pour aborder l'art de la célébration.
- ***L'ars celebrandi* (nos 48-60).** Inclus dans la définition théologique de la liturgie comme action du Christ (SC 7), il réfléchit sur les nombreuses dimensions impliquées dans l'art de la célébration. Pour y parvenir, une application assidue, un amour de la beauté et un dévouement diligent sont nécessaires. Nous sommes enfin en mesure de comprendre ce qu'est *la discipline* dans la liturgie : non pas l'obéissance à une volonté extérieure, mais la tendresse pour un geste qui ne m'appartient pas. Nous sommes ici au point de maturation de tout le discours. Ce n'est qu'à partir du désir de Dieu et de l'émerveillement de l'homme que le Pape offre des rappels sévères et très concrets sur l'art de participer et de présider.
- **Le rite unique de l'Église, dans l'espace et dans le temps (nos 61-65a).** La valeur de la réforme conciliaire est qu'elle est un moyen et non une fin, pour un acte liturgique qui atteint l'intensité décrite. Il est donc temps de dépasser les divisions et les polarisations sur la liturgie, afin de pratiquer une action rituelle dans l'année liturgique et le jour du Seigneur qui nous forme continuellement.
- Le document se termine par **une exhortation à la communion** (n° 65b), à redécouvrir la liturgie comme une expérience de l'amour de Dieu, capable de transformer l'existence et de générer l'unité dans l'Église, et par une citation intense de saint François d'Assise, tirée de sa *Lettre à tout l'Ordre*.

Trois perles précieuses, parmi tant d'autres

Ce que nous proposons ici n'est pas un commentaire ordonné du texte. Sa clarté et sa linéarité le rendraient ennuyeux et inutile. Essayons plutôt de ne retenir que trois des nombreuses perles précieuses de la lettre, en laissant la parole à DD aussi souvent que possible, dans l'espoir que ce travail puisse donner lieu à des activités de formation liturgique de base et inviter à une relecture personnelle du texte lui-même, qui mérite toute notre attention.

Qu'est-ce que la liturgie ?

La liturgie, où toutes les vérités se rejoignent

En adaptant la phrase célèbre et frappante de Chesterton sur l'Église catholique, on pourrait dire que la liturgie est le lieu “ où toutes les vérités se rencontrent ». En effet, en observant une communauté célébrant un rite, on perçoit très clairement ses luttes et ses joies, ce qu'elle considère comme précieux, les tensions qui la traversent, la personnalité de la personne qui la préside, et même un indice formidable sur la forme de foi de chacun des participants. Paradoxalement, la liturgie est à la fois un acte public et personnel, si délicat que l'humanité a toujours été divisée et s'est disputée au sujet des rituels, car ils révèlent ce qui est autrement caché. Même notre époque connaît des guerres liturgiques, si scandaleuses et si omniprésentes. François commence et termine DD en nous demandant de sortir de ce conflit :

Abandonnons nos polémiques pour écouter ensemble ce que l'Esprit dit à l'Eglise. Sauvegardons notre communion. Continuons à nous émerveiller de la beauté de la liturgie. La Pâque nous a été donnée. Laissons-nous toucher par le désir que le Seigneur continue d'avoir de manger sa Pâque avec nous. (DD 65)

L'invitation consiste à se laisser captiver par la beauté de la théologie de la liturgie, qui est racontée presque sous la forme d'une méditation spirituelle sur un ton calme et sage, parfois émouvant. Le fleuve karstique de la douleur causée par le scandale des divisions entre catholiques, entre chrétiens et entre tous les hommes coule tout au long du texte et refait surface de temps à autre. La prière de Jésus, dont découle la liturgie chrétienne, juge nos divisions historiques et celles qui se renouvellent sans cesse :

La prière sacerdotale de Jésus à la dernière Cène pour que tous soient un (Jn 17,21), juge toutes nos divisions autour du Pain rompu, sacrement de piété, signe d'unité, lien de charité. (DD 16)

Se laisser emporter par un autre courant

Mais il existe un autre courant auquel nous pouvons nous abandonner, celui du désir de la Trinité pour chaque être vivant. La pauvreté de ceux qui sont envoyés préparer la place pour le banquet de l'Agneau ne diminue en rien l'intensité de ce courant originel et, en même temps, elle est une présence nécessaire dans sa fragilité, qui fait écho à celle des disciples lors de la Cène, car il n'y a pas de don sans quelqu'un pour le recevoir. Le désir infini de Dieu de communier avec nous sera insatiable jusqu'à son retour : « *C'est pourquoi ce même repas sera rendu présent, jusqu'à son retour, dans la célébration de l'Eucharistie* » (DD 4).

L'acte de foi est précédé par des pratiques d'écoute, de célébration et de fraternité. Il en a toujours été ainsi : la liturgie ne s'ajoute pas à une confiance en Dieu qui s'est enflammée ailleurs, mais elle la suscite. Et c'est pour cette raison que la Cène est le véritable sacrifice du Christ, dont dépendent également sa croix et sa résurrection.

Si nous n'avons pas eu la dernière Cène, c'est-à-dire si nous n'avons pas eu l'anticipation rituelle de sa mort, nous n'aurions jamais pu saisir comment l'exécution de sa condamnation à mort a pu être l'acte de culte

parfait, agréable au Père, le seul véritable acte de culte. Quelques heures seulement après la Cène, les Apôtres auraient pu voir dans la croix de Jésus, s'ils avaient pu en supporter le poids, ce que signifiait : « corps offert », « sang versé ». C'est de cela que nous faisons mémoire dans chaque Eucharistie. Lorsque le Ressuscité revient d'entre les morts pour rompre le pain pour les disciples d'Emmaüs, et pour ses disciples qui étaient retournés pêcher des poissons et non des hommes sur la mer de Galilée, ce geste ouvre leurs yeux, les guérit de l'aveuglement infligé par l'horreur de la croix, et les rend capables de « voir » le Ressuscité, de croire en la Résurrection. (DD 7).

Jésus lui-même accomplit et ordonne la répétition d'un rituel en sa mémoire, car sans cette clé, la croix sera interprétée comme ceux qui l'ont conçue, pour démontrer que cet homme, bien qu'il meure noblement, n'est pas le Fils de Dieu. Seul le repas donne le sens choisi par Jésus pour sa Pâque, même dans son apparence de ressuscité. Leurs yeux restent incapables de le reconnaître jusqu'à ce qu'ils soient guéris par sa voix et son geste. Nos yeux sont aussi comme les leurs, et pour nous, l'Eucharistie ne peut être qu'un vague souvenir de son repas. Nous avons besoin d'être présents, d'entendre sa voix et de le rencontrer.

La puissance salvatrice du sacrifice de Jésus, de chacune de ses paroles, de chacun de ses gestes, de chacun de ses regards, de chacun de ses sentiments, nous parvient à travers la célébration des sacrements. Je suis Nicodème et la Samaritaine au puits, l'homme possédé par des démons à Capharnaüm et le paralytique dans la maison de Pierre, la femme pécheresse pardonnée et la femme affligée d'hémorragies, la fille de Jaïre et l'aveugle de Jéricho, Zachée et Lazare, le bon larron et Pierre pardonnés. Le Seigneur Jésus, immolé, a vaincu la mort ; mis à mort, il est toujours vivant ; il continue à nous pardonner, à nous guérir, à nous sauver avec la puissance des Sacrements. C'est la manière concrète, par le biais de l'incarnation, dont il nous aime. C'est la manière dont étanche la soif qu'il a de nous, comme il l'avait déclaré sur la croix. (DD 11).

La rencontre avec Jésus ne se fait pas par une adhésion mentale ou un comportement éthique, mais par l'immersion baptismale dans sa propre mort et sa résurrection. Ce geste est à l'opposé de la magie, une pratique qui prétend nous donner un pouvoir sur le divin. Le baptême est accompli dans l'eau bénite, dans laquelle nous voyons toute la sollicitude de Dieu qui l'a créée pour nous avec l'Esprit qui souffle sur elle, qui l'a perfectionnée pour nous sauver du mal, qui l'a unie au sang du Fils pour se donner entièrement à nous (DD 13). C'est donc nous qui, en descendant dans l'eau, accomplissons le geste antimagique et lui abandonnons tout notre pouvoir, par amour.

Liturgie, participation au salut

Pour le croyant qui aime Dieu intensément, il ne suffit pas de penser à Lui ou d'obéir à Sa loi. Ceux qui aiment désirent Sa présence : le baptême nous immerge et nous incorpore au Christ, et en Lui nous pouvons nous unir à Son acte parfait d'adoration envers le Père.

Dès le début, l'Église avait compris, éclairée par l'Esprit Saint, que ce qui, de Jésus, était visible, ce qui pouvait être vu avec les yeux et touché avec les mains, ses paroles et ses gestes, le caractère concret du Verbe incarné, tout de Lui était passé dans la célébration des sacrements. (DD 9).

C'est cela la liturgie, dit François, citant saint Léon : c'est la vie incarnée du Fils qui se poursuit d'une certaine manière et que nous pouvons voir et toucher. C'est pourquoi le Concile a bien fait d'appeler à une réforme afin de permettre une participation pleine, consciente, active et fructueuse, en désignant la liturgie comme la source première et indispensable de l'esprit chrétien authentique (SC 14).

Pour le partage en groupe :

- Méditons ensemble le passage sur la Cène dans Luc 22, 14-23. Arrêtons-nous pour réfléchir au désir intense de Jésus de partager le repas pascal avec nous.
- Qu'est-ce que je trouve dans les célébrations que j'ai vécues et que je continue à vivre qui correspond à cette description faite par *Desiderio desideravi* ?
- Quels sentiments éprouve-je lorsque j'entends que “ nous n'en sommes peut-être pas conscients, mais chaque fois que nous allons à la messe, la raison principale est que nous sommes attirés par son désir pour nous » ?

La merveille de la liturgie nous sauve de la maladie spirituelle

Mondanité spirituelle

Dans DD, nous retrouvons également le thème cher à François du danger de la mondanité spirituelle. Il en a parlé à plusieurs reprises, et longuement dans *Gaudete et exsultate*, où il a consacré tout le chapitre II aux deux ennemis subtils de la sainteté » : le gnosticisme contemporain et le pélagianisme. Dans DD, cependant, il est fait référence en particulier à *Evangelii Gaudium* (nos 93-97). Ici, la mondanité spirituelle est clairement expliquée :

La mondanité spirituelle, qui se cache derrière des apparences de religiosité et même d'amour de l'Église, consiste à rechercher, au lieu de la gloire du Seigneur, la gloire humaine et le bien-être personnel. C'est ce que le Seigneur reprochait aux pharisiens : « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire les uns des autres, et ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ? » (Jn 5, 44). Il s'agit d'une manière subtile de rechercher « ses propres intérêts, non ceux de Jésus-Christ »

(Ph 2, 21). Elle prend de nombreuses formes, suivant le type de personne et la circonstance dans laquelle elle s'insinue. Du moment qu'elle est liée à la recherche de l'apparence, elle ne s'accompagne pas toujours de péchés publics, et, extérieurement, tout semble correct. Mais si elle envahissait l'Église, « elle serait infiniment plus désastreuse qu'une quelconque autre mondanité simplement morale ». (EG 93).

Il présente ensuite les deux formes les plus courantes de mondanité spirituelle, que François considère comme deux formes d'hérésie ancienne qui continuent de se répandre aujourd'hui avec une actualité alarmante. Il s'agit du gnosticisme, ou forme de spiritualité dans laquelle le sujet reste enfermé dans l'immanence de sa propre raison et de ses propres sentiments. Et le néo-pélagianisme, la foi de ceux qui se sentent supérieurs aux autres parce qu'ils comptent sur leurs propres forces. Ces deux ennemis subtils de la sainteté, de différentes manières, sont unis par le fait qu'ils ne laissent aucune place à la grâce. C'est précisément pour cette raison qu'ils rendent la foi malade et ont des conséquences désastreuses pour la vie de l'Église, bien plus graves que les scandales évidents.

La merveille de la liturgie comme antidote

François affirme clairement que si nous conservons un sens élevé de la liturgie, alors ces poisons, dont nous sommes tous quelque peu affectés, trouveront dans la célébration même les forces qui les neutralisent efficacement. La beauté de la liturgie sera certainement plus forte qu'eux. Mais la beauté dont nous parlons ne découle pas seulement de l'application scrupuleuse des rubriques : celle-ci est nécessaire mais non suffisante. Bien sûr, le moment est enfin venu de mettre de côté la longue saison « qui confond la simplicité avec une banalité débraillée, l'essentialité avec une superficialité ignorante, ou le caractère concret de l'action rituelle avec un fonctionnalisme pratique exaspérant » (DD 22). Ce qui est décisif, cependant, c'est l'élément qui sous-tend le soin apporté à l'espace, au temps, aux gestes, aux paroles, aux objets, aux vêtements liturgiques, au chant et à la musique, à savoir

l'émerveillement devant le mystère pascal qui est maintenant présent pour nous. L'émerveillement dont nous parlons n'est pas un vague sentiment de perplexité face à un rituel énigmatique et inconnu ou à un Dieu obscur. Au contraire, l'émerveillement qui nous sauve est :

... l'émerveillement devant le fait que le dessein salvifique de Dieu nous a été révélé dans la Pâque de Jésus (cf. Ep 1, 3-14) dont l'efficacité continue à nous atteindre dans la célébration des « mystères », c'est-à-dire des sacrements. Il n'en reste pas moins vrai que la plénitude de la révélation a, par rapport à notre finitude humaine, une abondance qui nous transcende et qui aura son accomplissement à la fin des temps, lorsque le Seigneur reviendra. Si l'émerveillement est vrai, il n'y a aucun risque que nous ne percevions pas, même dans la proximité voulue par l'Incarnation, l'altérité de la présence de Dieu. Si la réforme avait éliminé ce vague « sens du mystère », ce serait un mérite plutôt qu'une accusation fondée. La beauté, tout comme la vérité, suscite toujours l'admiration et, lorsqu'elle est rapportée au mystère de Dieu, elle conduit à l'adoration. (DD 25).

Lorsque nous retrouvons la capacité d'entrer dans la beauté du symbole rituel, nous sommes alors émerveillés de voir comment il nous attire vers ce qu'il représente. « *Comment la disgrâce de perdre la fascination de la beauté de ce don pourrait-elle nous arriver ?* » (DD 24). En ce sens, les deux grandes maladies spirituelles sont alors révélées et guéries.

L'individualisme est guéri par l'objectif.

Le gnosticisme trouve aujourd'hui un terrain fertile, grâce à la lutte de l'homme postmoderne pour se libérer de ses croyances subjectives et de l'absoluité de ses sentiments. L'infosphère numérique fonctionne, même si nous ne nous en rendons pas toujours compte, de manière à ce que nous soyons autant que possible d'accord avec nous-mêmes, consommant ainsi notre temps et nos ressources. À la suite de ce que l'algorithme nous propose, nos convictions sont renforcées et nos opinions polarisées. Tout s'accélère, et l'angoisse épuisante de suivre

le rythme est traitée par des doses massives de dopamine, de petites choses agréables et faciles, dès le plus jeune âge. Il n'est pas surprenant que nous recherchions alors dans la spiritualité une pratique compensatoire selon nos goûts individuels, des pratiques qui ne nous fatiguent pas par l' , qui ne nous interpellent pas par des mots et des gestes fatigants. La liturgie chrétienne, cependant, nous est proposée comme l'opposé total de ces pratiques et des tendances gnostiques qui les rendent désirables. Si la société contemporaine plaçait joyeusement sa confiance dans le rituel chrétien, elle découvrirait que :

L'action célébrative n'appartient pas à l'individu mais au Christ-Eglise, à la totalité des fidèles unis dans le Christ. La liturgie ne dit pas « je » mais « nous » et toute limitation de l'étendue de ce « nous » est toujours démoniaque. La Liturgie ne nous laisse pas seuls à la recherche d'une connaissance individuelle présumée du mystère de Dieu, mais nous prend par la main, ensemble, en assemblée, pour nous conduire dans le mystère que la Parole et les signes sacramentels nous révèlent. Et elle le fait en cohérence avec l'action de Dieu, en suivant le chemin de l'incarnation, à travers le langage symbolique du corps qui se prolonge dans les choses, l'espace et le temps. (DD 19)

Les rythmes, les silences, les mots et les espaces ne sont pas les miens, mais « les nôtres », appartenant à un « nous » catholique potentiellement universel. Il y a dans la liturgie un élément objectif qui vaut plus que le goût personnel, même celui du célébrant. Dans ce « nous » objectif, le « je » n'est pas effacé ou réabsorbé, mais compris, sous la forme d'une seule voix dans un chœur, du geste de chaque personne s'harmonisant avec les autres. Pour guérir, nous devons réveiller le sens du grand style de prière, si grand qu'il implique toute notre vie : « *La voie à suivre pour y arriver est celle de la discipline ; du renoncement aux satisfactions faciles et sans effort ; du travail rigoureux, accompli dans l'obéissance à l'Église, pour notre conduite et notre être religieux* » (DD 50).

La présomption est guérie par la gratuité

L'autre forme d'hérésie contemporaine est celle qui se présente sous la forme engagée et généreuse de ceux qui vivent leur vie, leur profession et leur foi comme une ascèse et un engagement : le néo-pélagianisme. Cela, en plus de risquer une attitude de jugement envers ceux qui sont moins capables d'exercer leur volonté, renforce la spiritualité de l'individu autonome qui se sauve lui-même, déjà si proche de la culture du mérite. La Parole, en revanche, proclame que tout bon premier fruit doit être reconnu comme une grâce, car “ *mon père était un Araméen errant* » (Deut 26, 5), et si j'ai des fruits d'une terre sur laquelle je travaille, je dois reconnaître que lui, le nomade, n'était pas pire que moi parce qu'il n'en avait pas, mais que c'est plutôt grâce à lui et à Dieu que j'ai maintenant un panier de prémices dans les mains. Si le néo-pélagianisme nous enivre de la présomption du bien-être et du salut gagnés par nos propres efforts, la liturgie déplace notre conscience vers une autre économie :

la célébration liturgique nous purifie en proclamant la gratuité du don du salut reçu dans la foi. Participer au sacrifice eucharistique n'est pas un exploit personnel, comme si nous pouvions nous en vanter devant Dieu ou devant nos frères et sœurs. Le début de chaque célébration me rappelle qui je suis, en me demandant de confesser mon péché et en m'invitant à supplier la bienheureuse Vierge Marie, les anges, les saints et tous mes frères et sœurs, de prier pour moi le Seigneur : nous ne sommes certainement pas dignes d'entrer dans sa maison, nous avons besoin de sa parole pour être sauvés (cf. Mt 8,8). Nous n'avons pas d'autre fierté que celle de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ (cf. Ga 6,14). La Liturgie n'a rien à voir avec un moralisme ascétique : c'est le don de la Pâque du Seigneur qui, accueilli avec docilité, rend notre vie nouvelle. On n'entre dans le cénacle que par la force d'attraction de son désir de manger la Pâque avec nous : Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar (Lc 22,15) (DD 20).

Ici aussi, il y a une réalité objective qui vient à ma rencontre, sans contester mon unicité, mais en la sortant de son isolement. Il y a un

désir qui n'est pas le mien et qui précède mon acceptation, aussi généreuse soit-elle. Et même mes défauts ne suscitent pas cette anxiété de la performance qui empoisonne tant les meilleurs d'entre nous aujourd'hui. Nous pouvons enfin nous débarrasser de ces habitudes pesantes afin d'accueillir *« l'habit nuptial de la foi, qui vient de l'écoute de sa Parole (cf. Rm 10, 17). L'Église taille ce vêtement sur mesure pour chacun, avec la blancheur d'un tissu lavé dans le Sang de l'Agneau (cf. Ap 7, 14) »* (DD 5).

Pour le partage en groupe :

- Que puis-je reconnaître en moi de la maladie spirituelle qui rend mes raisons et mes sentiments si indispensables ?
- Dans ma rigidité, puis-je reconnaître ce qui fait de la foi un effort de volonté et m'empêche de m'émerveiller devant le don de la grâce ?
- Comment pouvons-nous cultiver une attitude d'émerveillement devant le mystère ? Quels gestes, rituels, paroles et attitudes la liturgie nous invite-t-elle à pratiquer ?

Formation liturgique

Nous avons besoin d'une formation liturgique sérieuse et vitale

Si nos énergies ecclésiales cessent d'être dispersées dans une contestation stérile de la réforme liturgique ou dans des pratiques hâtives et grossières qui l'ont trop souvent banalisée, alors il devient clair que nous avons une mission cruciale devant nous : *« comment pouvons-nous grandir dans la capacité de vivre pleinement l'action liturgique ? Comment continuer à nous laisser surprendre par ce qui se passe dans la célébration sous nos yeux ? »*. François répond clairement : *« Nous avons besoin d'une formation liturgique sérieuse*

et vital » (DD 31). Le Concile a été extrêmement explicite sur ce point, proposant non seulement la nécessité d'une réforme des rites, mais aussi un programme sérieux de formation liturgique. Tout en affirmant cela, l'Église reconnaît que la liturgie ne fonctionnera jamais toute seule, mais qu'elle a besoin d'un travail patient, capable de nous initier et de nous former à elle. Lorsque nous parlons de formation liturgique, il doit être très clair que nous ne voulons pas dire qu'il faut fournir le minimum d'informations nécessaires pour comprendre ce qui sera ensuite vécu dans le rite. Le défi est beaucoup plus large et ne peut se limiter au seul travail utile de la culture.

La question fondamentale est donc la suivante : comment retrouver la capacité de vivre pleinement l'action liturgique ? Tel était l'objectif de la réforme du Concile. Le défi est très exigeant car l'homme moderne – pas dans toutes les cultures au même degré – a perdu la capacité de s'engager dans l'action symbolique qui est une caractéristique essentielle de l'acte liturgique. (DD 27).

Retrouver la capacité de comprendre les symboles

Au début du XXe siècle, Romano Guardini – l'auteur le plus cité et véritable père spirituel de cette lettre apostolique – déplorait que l'homme moderne soit devenu analphabète en ce qui concerne la profondeur symbolique de la réalité et des rituels. Un siècle plus tard, nous pouvons faire écho aux avertissements de ce prêtre passionné par la pédagogie, qui s'est mis à étudier et à travailler la liturgie précisément parce qu'il s'était rendu compte que seule une nouvelle culture liturgique pouvait aider à éduquer les jeunes dans la foi. Les recherches de Guardini nous sont encore utiles aujourd'hui : si le postmodernisme n'a certainement pas résolu ce problème, nous pouvons affirmer, comme le fait François, que la fragmentation du discours significatif s'est en fait aggravée.

Cela soulève la question cruciale de la formation liturgique. Guardini dit : « Ainsi, la première tâche pratique est également esquissée : soutenus par cette transformation intérieure de notre temps, nous devons réapprendre à aborder la relation religieuse en tant qu'êtres humains au sens plein du terme ». C'est ce que la liturgie rend possible, et c'est ce à quoi nous devons nous former. Guardini lui-même n'hésite pas à dire que sans formation liturgique, « les réformes des rituels et des textes ne servent pas à grand-chose ».

Formation à la liturgie

Pour Guardini, cela ne fait aucun doute : le symbolique est fondamental pour être véritablement humain. C'est seulement ainsi que nous pouvons retrouver la sensibilité de ceux qui, comme saint François, voient derrière chaque élément de la création toute sa gratuité, qui ne doit jamais être considérée comme acquise et qui rappelle la grâce du don de la vie et de l'être. Ou être capable de regarder la nourriture avec la profondeur de ceux qui entrevoient le miracle de sa bonté. Ou percevoir le corps humain dans la profondeur symbolique qui préserve son mystère.

Nous n'avons plus le regard de saint François qui regardait le soleil – qu'il appelait frère parce qu'il le sentait ainsi – le voyait bellu e radiante cum grande splendore, et, émerveillé, chantait : de te Altissimu, porta significatione [14]. Le fait d'avoir perdu la capacité de saisir la valeur symbolique du corps et de toute créature rend le langage symbolique de la liturgie presque inaccessible à la mentalité moderne. Et pourtant, il ne peut être question de renoncer à ce langage. On ne peut y renoncer parce que c'est ainsi que la Sainte Trinité a choisi de nous atteindre à travers la chair du Verbe. Il s'agit plutôt de retrouver la capacité d'utiliser et de comprendre les symboles de la liturgie. Nous ne devons pas perdre espoir car cette dimension en nous, comme je viens de le dire, est constitutive ; et malgré les méfaits du matérialisme et du spiritualisme – tous deux négateurs de l'unité de l'âme et du corps – elle est toujours prête à resurgir, comme toute vérité. (DD 44).

« La liturgie n'est pas une question de connaissance, mais de réalité », écrivait Guardini dans *Liturgical Formation* en 1923 : il ne s'agit pas d'apprendre quelque chose, mais d'être dans le monde sans réduction. Pour atteindre cette capacité, une tâche exigeante commence, à partir de l'étude sérieuse de la liturgie et sans négliger la délicate médiation de ce qui a été dévoilé à tous. Mais la formation liturgique, comme nous l'avons vu à maintes reprises, n'est pas une question de cours ou d'université, mais d'action festive ordinaire. Plutôt que dans les écoles, François place sa confiance dans des communautés concrètes :

Je pense au rythme régulier de nos assemblées qui se réunissent pour célébrer l'Eucharistie le jour du Seigneur, dimanche après dimanche, Pâques après Pâques, à des moments particuliers de la vie des personnes et des communautés, à tous les âges de la vie. Les ministres ordonnés accomplissent une action pastorale de première importance lorsqu'ils prennent par la main les fidèles baptisés, afin de les conduire dans l'expérience répétée de la Pâque. Rappelons-nous toujours que c'est l'Église, le Corps du Christ, qui est le sujet célébrant et non pas seulement le prêtre. La connaissance qui découle de l'étude n'est que le premier pas pour pouvoir entrer dans le mystère célébré. Il est évident que pour pouvoir conduire leurs frères et sœurs, les ministres qui président l'assemblée doivent connaître le chemin en l'ayant étudié selon l'itinéraire donné pour leurs études théologiques mais aussi en ayant fréquenté la liturgie dans la pratique effective d'une expérience de foi vivante, nourrie par la prière – et certainement pas seulement comme une obligation à remplir. Le jour de son ordination, chaque prêtre entend l'évêque lui dire: « Réalise ce que tu vas faire, imite ce que tu vas célébrer, conforme ta vie au mystère de la croix du Christ Seigneur ».
(DD 36)

Il est essentiel que les ministres ordonnés aient reçu une solide formation liturgique pendant leurs années de préparation, mais cela ne suffit pas. Il faudra l'humilité de ceux qui, tout au long de leur vie et par amour pour Dieu et leur communauté, continuent à se former et à cultiver l'émerveillement. Mais ce n'est là que la première signification de la formation liturgique et, peut-être, aussi la plus pratiquée.

Formation à partir de la liturgie

Lorsque, en revanche, nous plaçons notre confiance dans la célébration, que nous nous laissons emporter par son rythme et que nous entrons dans son action symbolique, alors les différents rites chrétiens peuvent enfin exprimer leur nature, qui transforme effectivement les personnes présentes en Corps mystique du Christ.

Cet engagement existentiel se produit – en continuité et en cohérence avec la méthode de l'Incarnation – de manière sacramentelle. La liturgie se fait avec des choses qui sont l'exact opposé des abstractions spirituelles : le pain, le vin, l'huile, l'eau, les parfums, le feu, les cendres, la pierre, les tissus, les couleurs, le corps, les mots, les sons, les silences, les gestes, l'espace, le mouvement, l'action, l'ordre, le temps, la lumière. Toute la création est une manifestation de l'amour de Dieu, et à partir du moment où ce même amour s'est manifesté dans sa plénitude dans la croix de Jésus, toute la création a été attirée vers lui. C'est toute la création qui est assumée pour être mise au service de la rencontre avec le Verbe : incarné, crucifié, mort, ressuscité, monté vers le Père. C'est ce que chantent la prière sur l'eau des fonts baptismaux, mais aussi la prière sur l'huile du saint chrême et les paroles pour la présentation du pain et du vin – tous fruits de la terre et du travail de l'homme. (DD 42)

Ce serait là le point d'aboutissement de la réforme des rites et de l'Église imaginée par le Concile. Célébrer, c'est retracer le chemin de l'Incarnation et apprendre la grâce à partir des choses concrètes que nous impliquons dans le rite. Ayant réappris l'enchantement de la création bénie, nous serons amenés à voir la profondeur symbolique de notre propre corps, laissant derrière nous les excès contemporains qui en font une idole qui doit toujours rester jeune ou un objet à exploiter, comme s'il n'était pas le temple de l'Esprit. « *Le fait est que l'on ne peut pas donner de valeur au corps en partant uniquement du corps lui-même. Tout symbole est à la fois puissant et fragile. S'il n'est pas respecté, s'il n'est pas traité pour ce qu'il est, il se brise, perd sa force, devient insignifiant* » (DD 44). Seule une pratique longue et patiente de l'acte de foi offert aux petits et célébré restaure la capacité

de tout regarder avec l'enchantement nécessaire. Mais vient un moment où la liturgie est adoptée :

Dès lors, ce geste, avec sa force symbolique, est à nous, il nous appartient, ou mieux, nous lui appartenons. Il nous donne une forme. Nous sommes formés par lui. Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de discours ici. Il n'est pas nécessaire d'avoir tout compris dans ce geste. Ce qu'il faut, c'est être petit, à la fois en l'enseignant et en le recevant. Le reste est l'œuvre de l'Esprit. C'est ainsi que nous sommes initiés au langage symbolique. Nous ne pouvons pas nous laisser dépouiller d'une telle richesse. En grandissant, nous aurons d'autres moyens de comprendre, mais toujours à condition de rester petits. (DD 47)

L'art de célébrer et la discipline libératrice

Le résultat de la formation liturgique est la pratique de l'art de la célébration. Comme tout art, celui-ci exige une étude sérieuse, nécessaire mais non suffisante. Il s'agit aussi d'une forme d'écoute de l'Esprit à l'œuvre dans chaque célébration : c'est la sensibilité à son inspiration délicate qui nous libère de tout subjectivisme inacceptable ou de tout acte d'abus culturel – qui n'a rien à voir avec l'inculturation. Pour cette raison, *l'ars celebrandi* exclut toute improvisation et toute manipulation. Il s'agit davantage d'être possédé par le rite que de le posséder :

Comme tout art, il exige une application constante. Pour un artisan, la technique suffit. Mais pour un artiste, en plus des connaissances techniques, il faut aussi de l'inspiration, qui est une forme positive de possession. Le véritable artiste ne possède pas un art, mais il est possédé par lui. On n'apprend pas l'art de célébrer en fréquentant un cours d'art oratoire ou de techniques de communication persuasives. (Je ne juge pas les intentions, je ne fais qu'observer les effets). Tout outil peut être utile, mais il doit être au service de la nature de la liturgie et de l'action de l'Esprit Saint. Il faut un engagement soutenu dans la célébration, permettant à la célébration elle-même de nous transmettre son art. (DD 50)

Il est clair que l'attitude des ministres ordonnés sera décisive en ce sens, mais c'est toute l'assemblée célébrant qui devient capable de cette inspiration artistique. Lorsque la communauté rassemblée sait se réunir, marcher ensemble, écouter en silence, acclamer dans l'unité et chanter, elle ne mortifie pas la diversité, mais nous éduque à découvrir le goût de l'unité et de la communion. L'effet n'est pas l'acquisition d'une étiquette liturgique, mais d'une discipline sublime qui, au sens où en parle Guardini, met de l'ordre dans notre monde intérieur et sait impliquer le corps personnel et communautaire dans sa totalité. François accorde une attention particulière à certains gestes liturgiques significatifs et subtils : le silence (DD 52) et l'agenouillement (DD 53). Aux différents moments où le rite l'exige, le silence n'est pas un moment où chacun se réfugie dans son intériorité privée, mais au contraire, il est l'aboutissement de toute la tension rituelle car il est le symbole de la façon dont l'Esprit Saint nous parle et nous façonne ensemble. S'agenouiller a aussi son art : nous inclinons notre orgueil devant le Miséricordieux, nous le supplions d'intervenir, nous le remercions pour ce que nous avons reçu, nous l'adorons. Le geste est à la fois physique et intérieur.

Enfin, des mots très forts sont adressés aux prêtres aux numéros 54 à 60 qui influencent « pour le meilleur ou pour le pire » la manière dont les communautés vivent la célébration. François demande avec une sévérité raffinée que cesse, après avoir duré trop longtemps, cette période d'attitudes inappropriées et exaspérées de personnalisme festif, qui révèlent une soif malsaine de protagonisme. Il n'est pas nécessaire de publier d'autres directives ou censures canoniques : le ministre ne changera que lorsqu'il retrouvera la délicatesse sacramentelle de son rôle.

La norme la plus élevée, et donc la plus exigeante, est la réalité même de la célébration eucharistique, qui sélectionne les mots, les gestes, les sentiments qui nous feront comprendre si notre usage de ceux-ci est ou

non à la hauteur de la réalité qu'ils servent. Il est évident que cela ne s'improvise pas. C'est un art. Cela demande de la part du prêtre de l'application, un entretien assidu du feu de l'amour du Seigneur qu'il est venu allumer sur la terre. (DD 57)

Si le prêtre est formé par cette merveille, alors il ne présidera pas comme s'il était assis sur un trône, il ne volera pas la centralité de l'autel, il modulera sa voix avec raffinement en fonction des textes qu'il proclame ou chante.

Pour le partage en groupe :

- Lisons ensemble les numéros 48 à 60 de DD. Examinons ensemble : quels sont les points forts de la manière dont notre communauté célèbre ?
- Je vais essayer de discerner un objectif clair et réalisable sur lequel je pourrais personnellement développer davantage mon art de la célébration.

Conclusion et invitation

Desiderio desideravi du pape François représente un enseignement liturgique *unique*. La sérénité du texte laisse entrevoir la gravité du moment, mais choisit de faire confiance à la spiritualité de tout le peuple de Dieu. On nous offre un texte *unique* qui, grâce à un langage accessible et encourageant, vise à renouveler la participation active et consciente à la liturgie, en surmontant les controverses stériles et en promouvant une Église en chemin vers le Royaume.

[illegible]

Édité par le Secrétariat du FIAC

TEXTE DE don Marco Gallo



FIAC – Forum international de l'Action catholique

Via della Conciliazione, 1 00193 Rome – Italie

Tél. 0039 06 661321

www.catholicactionforum.org - info@catholicactionforum.org

Rome, mars 2026

INVITATION À LIRE
LA LETTRE APOSTOLIQUE
SUR LA FORMATION LITURGIQUE DU PEUPLE DE DIEU

DESIDERIO DESIDERAVI

La fraîcheur de la liturgie

... si le Ressuscité était pour nous le souvenir du souvenir d'autres personnes, même si elles faisaient autorité, comme par exemple les Apôtres ; s'il ne nous était pas donné, à nous aussi, la possibilité d'une vraie rencontre avec Lui, ce serait comme déclarer épuisée la nouveauté du Verbe fait chair. Au contraire, l'Incarnation, en plus d'être le seul événement nouveau que l'histoire connaisse, est aussi la méthode même que la Sainte Trinité a choisie pour nous ouvrir le chemin de la communion. La foi chrétienne est soit une rencontre avec Lui vivant, soit elle n'existe pas. La liturgie nous garantit la possibilité d'une telle rencontre.

Desiderio desideravi, 10-11